

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II.) Collège Joliette, Lundi 15 Octobre 1877. (No. 3.)

HISTOIRE DE FRANCE.

LA DYNASTIE MÉROVINGIENNE.

Essai historique.

La première race des rois de France a emprunté son nom à Mérovée, l'un des premiers chefs Francs dont l'histoire fasse mention. Il dut probablement cet honneur aux brillants exploits qu'il accomplit dans la sanglante journée des Champs Catalauniques, où les hordes dévastatrices d'Attila furent anéanties. Œuvre collective des différents peuples qui occupaient la Gaule, cette victoire n'eut d'autre effet, pour les Francs, que d'accroître le prestige de leurs armes et de rendre leur nom redoutable ; leur territoire conserva ses anciennes limites, leur situation politique n'en éprouva aucune amélioration sensible. A Clovis, petit-fils de Mérovée, était réservée la gloire de devenir le véritable fondateur de la monarchie française.

Ce prince intrépide et ambitieux inaugura son règne par la victoire de Soissons qui détruisit la puissance des Romains dans la Gaule, et le confirma dans ses projets de conquête. Clovis était destiné à devenir grand, car la Providence avait sur lui des vues spéciales. Sur les conseils de saint Remy, il avait épousé une princesse chrétienne, Clotilde, nièce de Gondobaud, roi des Burgondes. Longtemps sourd aux pieuses exhortations de son épouse, Clovis, par un de ces effets admirables de la grâce divine, s'en souvint dans un pressant danger. C'était sur le champ de bataille de Tolbiac : son armée, vigoureusement attaquée par les Allemands, commençait à plier et,

pour la première fois, on voyait le soldat franc reculer devant l'ennemi. Clovis, désespéré, invoque le Dieu de Clotilde et jure d'embrasser la loi du Christ s'il remporte la victoire. Sa prière est exaucée à l'instant même. Frappés d'une sorte de vertige, les Allemands lâchent pied et prennent la fuite.

Clovis vainqueur se rappela son serment. Le baptême du roi franc eut lieu avec la plus grande pompe dans la cathédrale de Reims, et, le même jour, trois mille de ses guerriers, régénérés par l'eau sainte, furent admis dans le sein de l'Église. Les fiers Sicambres avaient courbé leurs têtes altières sous le joug de la Religion ; noble et pacifique victoire qui préluait aux hautes destinées de la France. La conversion des Francs eut un immense retentissement : les Allemands suivirent leur exemple, les Armoriciens briguèrent leur alliance et Clovis, appuyé par les évêques, devint l'arbitre de la Gaule entière. Ses armes furent constamment victorieuses et, malgré les cruautés qui ternirent la fin de son règne, il a laissé dans l'histoire un nom glorieux et impérissable.

Après la mort de Clovis, l'empire des Francs fut divisé entre les quatre fils de ce monarque. Héritiers de l'esprit de conquête de leur père, ils se distinguèrent par des expéditions lointaines et agrandirent considérablement leurs royaumes. Clotaire survécut à ses frères et réunit sous sa domination tous les États des Francs. Avant de mourir, il les divisa entre ses quatre fils, mais Caribert, l'un d'eux, étant mort, il s'opéra un nouveau remaniement et l'on vit se constituer les trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne.

Cependant la tranquillité de ces royaumes naissants

ne tarda pas à être troublée. La haine profonde vouée par Brunehaut, reine d'Austrasie à Frédégonde, épouse de Chilpéric, roi de Neustrie, fit éclater entre ces deux pays une rivalité qui dégénéra bientôt en une lutte ouverte et causa des maux incalculables. St Grégoire de Tours n'hésite pas à dire que ces déplorables guerres coûtèrent plus de sang chrétien que la persécution de Dioclétien. Ce qui explique l'acharnement et la longue durée de cette guerre, c'est l'opposition de race et de mœurs qui existait entre les deux pays. Après des alternatives diverses de succès et de revers, la lutte se décida dans les plaines de Testry, où la Neustrie fut définitivement vaincue par l'Austrasie.

Après le règne de Dagobert, qui fut le plus puissant des rois mérovingiens, commença la décadence de la race de Clovis. L'autorité royale s'affaiblit dans les plus déplorables proportions. Des princes insouciantes et sans énergie, que l'histoire a justement flétris du nom de *rois faindants*, apparaissent successivement sur le trône et n'y laissent d'autres traces qu'un nom avili et presque inconnu. Ils ne se montrent dans les assemblées que pour donner une espèce de sanction à des affaires auxquelles ils ont été complètement étrangers. A côté de l'autorité royale grandissait une puissance nouvelle qui devait finir par l'absorber à son profit. Les Maires du Palais, chefs de l'aristocratie, devinrent les véritables dépositaires du pouvoir. Ils conduisirent les Francs dans les combats et s'attirèrent l'estime de ce peuple encore à demi-barbare et qui ne connaissait d'autre gloire que la gloire militaire. La charge importante de Maire du Palais devint bientôt héréditaire dans la famille de Pépin de Landen, qui parvint à acquérir sur la dynastie régnante une supériorité marquée. Les talents militaires et administratifs de Pépin de Héristal, et les exploits de Charles-Martel jetèrent un si vif éclat que ces puissants seigneurs eussent pu, dès lors, arracher la couronne aux faibles descendants de Clovis. Mais, redoutant encore de se voir accuser d'usurpation, surtout par les Neustriens, ils temporisèrent et élevèrent sur le trône des simulacres de rois qui n'étaient que des instruments dans leurs mains.

Pépin-le-Bref, aussi illustre guerrier que ses ancêtres, crut enfin le moment opportun pour prendre le titre de roi. En politique habile, il sollicita et obtint l'approbation du pape saint Zacharie, et son faible ri-

val, Childéric III, le dernier mérovingien, fut relégué dans un monastère où il termina ses jours. C'est ainsi que les Carolingiens, par un travail lent mais sûr, parvinrent à remplacer sur le trône la race dégénérée de Clovis. La dynastie mérovingienne avait régné pendant trois siècles.

MATHIAS TELLIER.—(Rhétorique.)

LA FRANCE DU PRÉSENT ET LA FRANCE DE L'AVENIR. (1)

1^{er} ARTICLE.

Mes voyages des vacances m'ont mis en contact avec les populations d'une partie de la France, je les ai vues, étudiées de près. Que de ruines morales recouvertes de lierre et de fleurs pour tromper les yeux ! Le mal de la société est profond ; elle s'éteint faute de réflexions et de croyances. C'est un esquif délabré par les tempêtes et qui menace de sombrer "dans la boue" d'un siècle de matérialisme et de progrès.....vers la barbarie. Le sujet est triste, navrant même, mais celui qui voit la vérité a pour mission de la dire. On la dit à ceux que l'on aime, et si mon pays ne peut entendre le faible écho de ma voix inconnue, du moins me consolera-je d'en entretenir mes amis du Canada, afin d'exciter leur cœur à la prière ; car c'est là le salut et la puissance qui peut hâter la régénération. Du fond de l'abîme si nous criions vers le Seigneur, il prêterait une oreille attentive à nos supplications et de lui nous viendrait la vie.

Le grand mal de ce temps, c'est LE DOUTE qui fait le tourment des esprits et l'angoisse des cœurs. Léger ou pédantesque, sarcastique ou rêveur, dogmatique ou discret, il est souverain partout, pénétrant et dissolvant de son souffle délétère les mœurs, les lois, l'histoire, la politique et les arts. Sous son influence tout se divise : la famille, l'école et la société.

Le caractère principal du scepticisme moderne, c'est d'être douloureux et souffrant. Le siècle dernier fut sceptique aussi, mais, loin de gémir, il riait ; d'un rire qui fait frissonner. La Philosophie d'alors était encore si jeune et si naïvement confiante ! Elle se proposait de *réformer la société*, oubliant que réformer et améliorer sont les limites du pouvoir de l'homme qui ne

(1) Cette étude sur la situation intellectuelle et religieuse de la France nous est communiquée par l'un de nos correspondants de Paris. Nous le remercions cordialement d'avoir destiné à la Voix de l'Écolier cet intéressant travail dont il veut bien nous promouvoir la seconde partie pour notre prochain numéro.

peut travailler que sur la vie ; il ne peut créer et par conséquent recréer.

Il faut distinguer entre les réformes et le principe de 89. Le mouvement de réforme fut grand, beau et salutaire ; tous les cœurs honnêtes et généreux, dans toutes les classes de la société, s'y associèrent : mais il vint expirer au seuil de la salle du Jeu de Paume. C'est alors que se révéla, avec ses dangers et ses menaces, le principe qui constitue la Révolution et dont l'explosion empoisonna le travail de la réédification politique et sociale. Ce principe était faux et coupable, il devint ruineux et mortel. Tout différent de celui qui avait inspiré les réformes, il a tout absorbé, tout dénaturé. C'était la première fois " qu'on érigeait en principe de guérison la mort préalable."

La philosophie errait ; l'expérience devait en être dure. Après les scènes lugubres de la Révolution, quand la fraternité eut rougi de sang la France et le monde, quand la terreur eut régné au nom de la liberté, il y eut un profond découragement. Une école spiritualiste s'éleva sur les ruines que le matérialisme avait amoncelées ; elle avait bien le droit de retourner à l'esprit cette philosophie égarée dans la boue de la matière !... Mais l'orgueil revint avec l'oubli des horreurs de la Révolution, la nouvelle école voulut se passer de Dieu, elle sombra dans le rationalisme.

Le matérialisme avait rendu les âmes abjectes, le scepticisme les rendit inquiètes et souffrantes. Les esprits doutent, les cœurs souffrent. Et comme le doute de l'autre vie a pour premier résultat de nous plonger dans le déshonneur de celle-ci, il fallut servir les intérêts des passions. Le désenchantement du monde et de la vie a produit un sombre désespoir, et, des orages du cœur, est monté le nuage qui recouvre les intelligences. Tant le cœur est puissant sur l'esprit !

De l'École, le scepticisme a passé dans les mœurs et dans les lettres qui en sont l'expression. " Il y a aujourd'hui dans le monde littéraire—dit l'abbé Baunard—certains lieux où nul ne doit entrer : c'est la sentine du cœur et de l'esprit humains, et ainsi que les poètes l'ont raconté de l'Averne, il s'exhale de ces bas-fonds une telle odeur de mort qu'aucun être vivant n'en saurait approcher, même eût-il des ailes."

Charles Le Jeune, qui avait prévu le mal, disait au commencement de ce siècle : " Les vérités qu'on a toujours regardées comme le rudiment des mœurs et la source de l'honnêteté publique, auront tellement dégénéré en problèmes et en paradoxes, le brouillard gagnant et s'étendant sur toute l'Europe, qu'on n'y verra plus clair en plein midi." Nous subissons en effet les mortelles conséquences de ce doute universel. Dans les arts, plus d'esthétique sûre. Il n'y a plus d'essor dans les esprits, plus de généreuse grandeur

dans les âmes. L'affaiblissement intellectuel est général et profond ; l'abaissement de l'âme et le dégoût de la vie se manifestent dans tous les rangs de la société : c'est l'agonie et ses horribles convulsions. Et cette fièvre de changements, cette instabilité sociale qui nous a conduits à tant de cruelles déceptions !

" Individualisme et anarchie " c'est ainsi que Jouffroy caractérisait la situation. Ce fleuve destructeur s'arrêtera-t-il là ? ses ravages auront-ils suffi à instruire la génération qui s'y précipite ? Servons au moins d'exemple, écrivons aux confins de ce siècle les paroles que Fonseca fit graver sur les laves du Vésuve qui avaient détruit les maisons de Torre del Greco : "*Cavete, posterì, vestra res agitur.*"

Ce mal a fait d'immenses ravages et de grandes victimes. Jouffroy, le philosophe que je viens de citer, revit la vérité avant de mourir. Malgré les souvenirs de l'enfance, la vue des montagnes agrestes où il avait prié et cette église dont les cloches joyeuses avaient chanté son baptême, l'orgueil le retint dans l'erreur jusqu'au dernier moment ; il eut à peine le temps de voir la vérité, lui, qui cependant avait écrit : " On vit en philosophe, mais on préfère mourir en chrétien. " Et ce Maine de Biran qui écrivait à un ami : " J'erre comme un somnambule dans le monde des affaires, dans ce Paris où je perds ce que je vaux."

Je ne me souviens jamais sans une profonde émotion de cette entrevue de Santa-Rosa et de Victor Cousin dans une petite chambre de la ville d'Alençon. L'un était exilé et condamné à mort dans son pays, l'autre venait d'être disgracié. Tous deux avaient besoin de force, de consolation et surtout d'espérance. Ils parlèrent de l'immortalité, mais leurs yeux ne purent s'ouvrir ; ils se séparèrent sans rien décider et conservèrent leurs doutes. Santa-Rosa avait néanmoins besoin d'une plus vive espérance ; il formula dans une lettre touchante, le résultat de cet entretien philosophique, c'était le désespoir formulé et poétisé dans la langue de l'espérance. " Je voudrais, disait-il, avoir les vertus et la foi de ma mère ... Il reconnaissait donc que raisonner c'est douter, et que douter c'est souffrir. Parmi ces victimes, citerai-je encore Alfred de Musset, le poète des larmes, à qui il ne resta rien, d'après lui-même, que d'avoir quelquefois pleuré ?... Cette énumération est navrante. Si les exemples sont nombreux, du moins puissent-ils servir. "*Cavete posterì, vestra res agitur.*"—" Ainsi notre âge,—dit encore l'abbé Baunard—est tourmenté d'un mal ardent et vague que nos pères n'ont point connu ; tantôt il jette un regard de regrets vers le passé, tantôt il tourne un regard d'espérance vers l'avenir et, assis sur les débris de ses croyances religieuses et de son ancien bonheur, il cherche de quel côté luira la foi nouvelle, comme

un pâtre couché sur des ruines attend l'aurore qui ne vient pas."

L'orgueil règne dans l'erreur ; l'humanité égarée aspire à l'apothéose : c'est la guerre à Dieu, au Christ et à son Vicaire ; et, sous cette guerre, c'est la guerre à la liberté, à la justice, au droit, à la morale, à la propriété, à la famille, à la patrie, à la société ; c'est le mal pur, c'est la bestiale *Commune* : car la révolution est impiété, et en cela crime et folie. On veut que le Dieu de l'Évangile soit comme un Dieu Lare, relégué dans l'ombre de l'oratoire et du foyer, sans qu'il ait rien à voir au Sénat ou à l'Aréopage. On travaille à une sorte d'apostasie nationale. Et pourtant Dieu n'est-il pas : "Celui qui tient au plus haut des cieux les rênes de tous les empires, qui change les temps et les siècles, transporte les royaumes et les établit. (*Daniel* II-21). Le Dieu des nations, à qui elles ont été données en héritage (*Ps.* 11-6). Les rois règnent par lui, et c'est par lui que les législateurs décrètent ce qui est juste, par lui qu'ils commandent, par lui qu'ils rendent la justice. (*Proverbes* VII). C'est ce Christ qui a été établi juge des vivants et des morts et au nom de qui tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers (*St. Paul aux Philippiens* II-10 et aux *Romains* XIV-11). Tel est le Christianisme. Seul il a posé des principes immuables. Dix-nouf siècles se relient à quarante siècles antérieurs et le Dieu qui s'y révèle étend sa juridiction sur le monde. Il mène les empires à travers les agitations des temps et en fait aboutir toutes les révolutions aux fins préconçues par sa sagesse. Le Christianisme est la LOI DES NATIONS. Allez aux abîmes ou revenez à la foi ; celle-ci ou le chaos... Le royaume du Christ n'est pas de ce monde, dit-on ; c'est vrai, mais il est dans le monde : comme l'âme n'est pas du corps, mais dans le corps.

Voilà le présent ! il a ces humiliations, ses ombres, ses tristesses douloureuses !... La force centrifuge des astres, si elle échappait à ses lois, n'entraînerait pas plus de désordre dans l'économie des cieux en rompant avec la force de gravitation qui en fait l'harmonie.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, 27 Septembre 1877.

(La suite prochainement.)

EXCURSION A LA TRAPPE.

(Suite.)

Les Pères hôteliers non seulement peuvent, mais doivent parler aux étrangers qui visitent l'Abbaye ; aussi, dès que

les soins de sa charge le permirent, le bon Père me rejoignit au jardin. Rarement j'ai entendu une conversation aussi instructive et aussi agréable que celle de cet humble religieux. Quelle onction dans ses paroles ! Avec quel saint enthousiasme il parlait de Dieu et de la Religion !

Le cœur humain se laisse presque toujours émouvoir par les accents d'une parole inspirée et convaincue, mais quand celui qui s'adresse à vous, joint à ses discours l'autorité de son propre exemple, alors ses enseignements acquièrent une force irrésistible. Aussi, le Trappiste, enveloppé de sa robe de bure, revêtu des livrées de la pauvreté évangélique, est-il naturellement éloquent lorsqu'il dépeint le néant des grandeurs humaines, la vanité des richesses et le vide des plaisirs du monde.

Le Trappiste constitue la personnification la plus accomplie du renoncement. Complètement dégagé des affections et des préoccupations terrestres, il trouve dans la Croix qu'il a embrassée avec amour, des félicités inconnues aux enfants du siècle. Une immense pitié lui étreint le cœur, lorsque, des hauteurs idéales de la contemplation où son âme réside habituellement, il abaisse les regards sur l'effrayant tableau des misères humaines. Il gémit sur le fatal aveuglement des hommes qui se perdent à la poursuite de vains fantômes et, quand parfois l'une de ces âmes égarées est conduite par la main de Dieu dans cet asile de la prière, la charité du Trappiste trouve des élans sublimes pour l'arracher au gouffre qui allait l'engloutir.

Voilà l'apostolat journalier qu'exercent les Pères hôteliers à l'abbaye de la Trappe. Voilà pourquoi et voilà comment ils parlent aux visiteurs étrangers.

J'étais depuis longtemps sous le charme de la parole onctueuse et bienveillante du bon moine, lorsque notre entretien fut interrompu par la cloche du monastère qui annonçait la lecture spirituelle. Ce pieux exercice se fait dans une grande salle qui, pour tout ameublement, possède une ceinture de bancs fixés le long des murailles. On se rendit ensuite à la Chapelle, où les Pères chantèrent les dernières vêpres du jour.

Du haut de la tribune, je fus alors témoin d'un spectacle dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir vu.

Le Lieu Saint, éclairé seulement par les lucres pâles et vacillantes de la lampe du sanctuaire, était plongé dans un clair-obscur fantastique. Du fond de chacune des stalles se détachait comme un fantôme revêtu d'un linceuil blanc : parfois l'une de ces ombres s'avancait avec la lenteur mystérieuse d'une apparition, s'arrêtait devant l'antique lutrin et entonnait d'une voix sépulcrale les psalmodies sacrées ; parfois toutes les ombres s'agitaient à la fois, se prosternaient violemment, et le bruit saccadé

de leurs genoux frappant les dalles, retentissait comme le frémissement lugubre de chaînes trainées par des spectres. Le chant se suspendait un instant, puis la longue et indéfinie rangée se redressait tout-à-coup, comme si un charme magique, un ressort invisible eût ranimé soudain les froids habitants d'une nécropole !

Tel était le coup d'œil du chœur ; l'aspect de la nef n'était pas moins saisissant. Au milieu de ténèbres presque complètes, on soupçonnait plutôt qu'on ne voyait une masse obscure dont il était impossible de préciser la nature ou de définir les contours. Aucun son ne semblait s'élever du sein de cet amas confus, mais chaque fois que les religieux du chœur se prosternaient, on entendait un mouvement semblable se produire dans la nef. On ne distinguait rien, mais il semblait que le choc produit au chœur se répercutait jusqu'au fond de la Chapelle par un écho d'une puissance effrayante.

Après l'office les moines défilèrent lentement par une porte latérale et l'Eglise resta plongée dans un silence de mort. Vivement frappé par le spectacle que j'avais eu sous les yeux, je ne songeais pas à me retirer, lorsque je fus tiré de ma rêverie par le Père hôtelier qui venait m'apporter de la lumière et me conduire à ma chambre.

Il était 8 heures, moment réglementaire et obligatoire du repos. L'appartement où je fus introduit était confortablement meublé. Les Trappistes, durs et inflexibles pour eux-mêmes, admettent en faveur des étrangers, quelques tempéraments à l'austérité de leur règle.

(A continuer.)

LA LIBERTÉ.

Liberté, don divin, inextinguible flamme !
Le mortel, à ton nom, sent tressaillir son âme,
D'enthousiasme et de fierté ;
Sous ton souffle puissant tout respire la vie,
Mais dès que ta lumière est au monde ravie,
Il n'est plus de félicité.

**

Pourquoi l'Autan fougueux, dans son profond repaire,
Maudit-il en grondant le frein qui le resserre
Et le tient en captivité ?
Pourquoi, brisant sa chaîne, accourt-il en furie
Dévaster l'univers que sa rage délire ?.....
C'est pour venger sa liberté !

**

Pourquoi les vastes mers, de courroux frémissantes,
Viennent-elles briser leurs vagues écumantes
Sur le rivage détesté ?
Pourquoi, contre ses bords, l'Océan en colère,
Poursuit-il, nuit et jour, sa lutte séculaire ?.....
Il cherche plus de liberté !

Le ruisseau fugitif, à la voix murmurante,
Roule, plein de gaieté, son onde insouciant,
Ses flots au reflet argenté.....
Qu'un obstacle, soudain, l'arrête et l'emprisonne,
Sitôt, comme un torrent, il mugit et bouillonne.....
Pour recouvrer sa liberté !

**

Sur le chêne, où jadis il a bâti son gîte,
L'oiseau vient retrouver sa branche favorite
Et dire son refrain aimé ;
Mais qu'un cruel le jette en une étroite enceinte...
Sa gaieté s'est tarie et sa voix s'est éteinte...
C'est qu'il n'a plus sa liberté !

**

Régnant, majestueux, sur ses vastes domaines,
Le royal habitant des sablonneuses plaines
N'obéit qu'à sa volonté :
Pourquoi voit-on, hélas ! en une indigne cage,
Le roi du Sahara végéter sans courage ?.....
C'est qu'il pleure sa liberté !

**

Pourquoi vit-on jadis, dans les forêts druidiques,
En d'immortels combats, des luttes héroïques
Mourir le Gaulois indoimpté ?
Du colosse romain affronter la puissance
Et de César vaincu délier la vengeance ?.....
Pour défendre sa liberté !

**

Quand, plus tard, de Bouillon, les légions fameuses
Du superbe Orient furent victorieuses
Et du Croissant épouvanté,
Que voulaient ces soldats de la plus sainte guerre ?...
Au tombeau dévasté du Vainqueur du Calvaire
Reconquérir la liberté !

**

Quand, de nos jours, enfin, ô suprême injustice !
L'Italie étendit sa main spoliatrice
Pour dépouiller la Papauté,
Aussitôt un long cri, parti des bords du Tibre,
Comme un immense écho, dans tout l'univers vibre.....
Sauvons Rome et sa liberté !

**

Ah ! si l'homme toujours, pour la Foi, la Patrie,
Avait armé son bras et dépensé sa vie,
Que de maux il eût évité !
Mais, dans l'égarément d'une sombre démence,
Il a, presque toujours, préféré la licence
Au règne de la liberté !

**

De Dieu tout l'univers reconnaît la puissance,
L'homme seul, à ses lois, refuse obéissance
Et se redresse révolté !
L'orgueil, poison mortel dont la vapeur l'enivre,
Ne lui permet jamais d'être heureux et de vivre
A l'ombre de la liberté !

**

Des siècles écoulés la triste expérience
N'a pu tarir encore la soif d'indépendance
Qui dévore l'humanité.
Mais qu'elle veuille à Dieu se donner sans partage,
Sur la terre luira la radieuse image
De l'éternelle liberté !

GALERIE NATIONALE.

CHAMPLAIN.

Dans notre passé toute une pléiade d'hommes célèbres vinrent ajouter l'éclat de leurs noms à l'aurore de ce pays naissant. Dieu avait fixé la mission providentielle du peuple canadien, il voulut que des mains prudentes, fermes et habiles prissent soin de guider sa jeunesse. La cité de Québec, encore debout sur ses roches abruptes et séculaires, Québec la ville aux souvenirs, nous rappelle aujourd'hui l'un de ces héros dans son fondateur, l'immortel Champlain.

Samuel de Champlain, né au Brouage, vers 1570, embrassa très-jeune la carrière des armes; en 1595, il combattait dans la guerre maritime contre l'Espagne, où ses exploits attirèrent sur lui l'attention de Henri IV. Quelques années plus tard, chargé d'une mission pour le Canada, il vint, le 3 Juillet 1608, planter sa tente à l'ombre des parois gigantesques du Cap Diamant. Quelques Français avaient salué son passage vis-à-vis les plages de l'Acadie, il avait incliné son front devant la Croix de Jacques Cartier, puis, plus aucune trace de civilisation ne s'était offerte à ses regards. Rien qu'une nature richement ornée par les mains du Créateur et ce rocher sur lequel, le farouche Indien, à l'exemple de l'aigle, avait érigé sa demeure.

Et cet homme, ce Champlain, voulut créer un peuple et il voulut christianiser le Sauvage. La fortune, en vain, dressa sur sa route mille et mille obstacles. Intrigues et calomnies de la part de ses concitoyens, cupidité de ses compagnons, fourberies et duplicité des Indiens, souffrances causées par les rigueurs d'un climat étranger, maladies, inquiétudes, privations; il combattit tout, il souffrit tout avec résignation. Il surmonta toutes les difficultés de l'entreprise, et l'on vit s'étendre au loin, pleines de sève et de vigueur, les racines de cet arbre béni, de cette Croix qu'avait plantée son prédécesseur.

En 1615, à sa voix, trois Pères Récollets arrivaient au Canada. L'Iroquois et le Huron apprirent de la bouche de ces hommes de Dieu, les mystères de notre divine Religion. Bientôt leurs cœurs captivés s'ouvraient aux grandes pensées, et à toutes les saintes espérances du chrétien. La même année avaient lieu les découvertes successives des lacs Huron et Ontario; 1619 vit s'élever le Couvent de Notre-Dame-des-Angeles, le Château Saint-Louis et quelques fortifications autour de Québec.

Pourtant, au milieu de ces succès, un jour faillit renverser l'édifice à peine debout, ruiner les espérances du Père de la Nouvelle-France et lui faire perdre à jamais le fruit de ses travaux. La France un instant ne put secourir cet enfant perdu au milieu des forêts du Nouveau-Monde. Et l'Anglais, profitant des embarras de la mère-patrie, de la misère dans laquelle était plongée la colonie, fit sa première descente sur le sol canadien et s'empara pour la première fois de Québec. Mais Champlain, forcé de revoir la vieille France, ne devait avoir pour couvrir son tombeau d'autre poussière que cette terre qu'il avait cultivée de

ses propres mains. Le traité de Saint-Germain le rendit à sa patrie d'adoption, où de nouveaux bienfaits signalèrent son arrivée.

Champlain employa à consolider son œuvre les trois années qui suivirent son retour. Il accorda un soin particulier à l'administration; ordonna un choix sévère des personnes venant habiter la colonie; établit l'instruction sur des bases solides et enfin, pour ce bienfaiteur aussi, sonna l'heure du dernier adieu. Champlain mourut le 25 Décembre 1635. Sa mort, qui était l'écho d'une vie de dévouement, de travail et d'abnégation, fut celle du juste, du chrétien.

INFORMATIONS DIVERSES.

Le Rev. P. Lajoie, Supérieur, vient d'accomplir sa vingt-cinquième année de sacerdoce. On se prépare activement, au Collège, à célébrer cet heureux anniversaire.

Une séance dramatique et musicale aura lieu, le 23 Octobre, à 7 heures et demie, P. M. Le lendemain une messe solennelle d'actions de grâces sera chantée, par le vénéré Jubilaire.

La Voix de l'Écolier se fait avec plaisir l'interprète de la Direction du Collège, pour inviter à cette fête de famille tous les amis de cet Établissement et en particulier Messieurs les anciens élèves.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que MM. Joseph Beaudry et Ayala Charter viennent d'obtenir leurs brevets d'étudiants en Loi.

LISTES DE SEMAINE.

COURS LATIN.

	Date du 7 Octobre.	Date du 14 Octobre.
Rhetorique.....	M. TOLLIER, St-Médard	P. Desmarnis, Joliette
Belles-Lettres.....	J. Landry, St-Ambroise	J. Landry, St-Ambroise
Méthode.....	L. Vigneault, St-Ambroise	A. Mousseau, Drummondville
Éléments.....	W. Mercier, Joliette	L. Brochu, St-Anselme

COURS COMMERCIAL.

	Date du 7 Octobre.	Date du 14 Octobre.
1 ^{re} année Clas. d'all.	P. X. BRÛLÉ, St-Dulace	P. X. BRÛLÉ, St-Dulace
3 ^e " { Franç....	O. Lavoie, Berthier	P. X. BRÛLÉ, St-Dulace
{ Ang.....	T. Kelly, Joliette	T. Kelly et A. Provost, Joliette; A. Boyce, St-Antoine
2 ^e " { Franç....	H. Boulet, Joliette	H. Boulet, Joliette
{ Ang.....	H. Boulet, "	H. Boulet, Joliette

Les Messieurs dont les noms suivent, nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement à la Voix de l'Écolier:

Les Hl. MM. Th. Caron, V. G., Directeur du Séminaire, Nicolet; D. Laporte, Curé, St-Ambroise; J. J. Guyon, Curé, St-Eustache; L. A. Lavoie, Curé, Alfred, P. O.; J. A. Déziel, Vicaire, Lévis; A. Lapalme, Ptre, et G. Bélanger, Diacre, Collège Joliette; Th. Caron, Curé, Clarence, P. O.; A. Baril, Directeur du Collège, Varannes; J. T. Archambault, Ptre, et Ant. Roy, Eccl., Collège de Varannes.

J. A. Robitard, Eccl., M. D., Worcester, Mass.; M. S. Béliveau, St-Gabriel; Ans. Baril, Eccl., St-Cuthbert.

Nous avons reçu également l'abonnement de l'Académie de St-Vincent de Paul (Laval) et de la Classe n'Apprentis de l'Académie St-Joseph de Berthier.

L III

Signe de la Croix.

Histoire Polonaise.

(Suite et fin.)

—Maintenant, attention, vaurien ! Songe que tu vas aller danser la-haut, lui dit avec un geste sinistre, l'un des plus farouches de la troupe.—Mais si tu as réfléchi et si tu trouves que ta peau en vaut la peine, obéis au commandement, fais le signe de la croix.

Il n'avait garde d'y manquer, le martyr, l'innocent. Sans cela, comment se mettre en route vers le ciel, se recommander à Dieu au moment du dernier voyage ? Il se mit donc en devoir de tracer le signe divin, mais toujours antique et sacré, toujours catholique, toujours le même... L'or ne l'avait pas tenté ; il ne craignait pas la mort. Les soldats blasphémèrent et hissèrent la corde.

Et on le vit flotter en l'air au-dessous des branches du vieux chêne, sa petite *sukinam* grise se mêlant à la verdure des rameaux, sa jolie tête dorée ombragée de leurs guirlandes. Mais le jeune front pâlisait, devenait livide, hélas ! les regards devenaient troubles et les lèvres devenaient bleues, et d'en bas les bourreaux répétaient, sombres, sinistres :

—Si tu ne veux pas mourir, fais le signe de la croix.

Or, le petit martyr, aux trois quarts suffoqué, n'aurait pas pu répondre. Les muscles de ses bras, de ses mains, déjà engourdis, ne pouvaient plus se raidir pour une protestation suprême. Mais un dernier effort pouvait du moins prouver sa volonté, sa fermeté, prouver que la mort seule, désormais, pourrait les dénouer et les disjointre.

La rage des tourmenteurs fut portée au comble à cette vue.

—Ce gredin là ne vaut seulement pas la corde que nous lui avons destinée ! s'écrièrent quelques-uns de ces braves.

—Il n'a pas peur du gibet, cela se voit, fit observer un autre.—Mais peut-être ferait-il, mes amis, une autre nuine, si nous le mettions en face de nos canons de fusils !

—C'est cela, essayons,...dirent en chœur ces furieux. Et l'un d'eux, s'appuyant à l'épaule de deux de ses compagnons, atteignit la branche du chêne et coupa lestement la corde, l'enfant suffoqué s'affaissa lourdement sur la pelouse.

Ils lui laissèrent à peine le temps de se ranimer. Maintenant qu'il avait moins de force, il aurait moins de courage. Tel était, du moins, le calcul des bourreaux, qui pensaient bien triompher.

Ils le remirent sur ses pieds vivement, brutalement. Le pauvre Stasio, à demi-défaillant, s'appuya au tronc du chêne. Puis il vit, devant lui, vaguement et comme au travers d'un nuage, les soldats s'aligner, les mains brunes et osseuses soulever et pointer les fusils, les armes s'incliner vers lui, les canons meurtriers reluire. Il vit tout cela et il sourit. Il avait tant souffert déjà, qu'il avait hâte d'en finir

avec cette agonie, et, fermement décidé qu'il était de mourir en chrétien, il s'estimait encore heureux de mourir en soldat.

—Fais le signe de la croix, lui crièrent ces voix farouches.

De son regard mourant, le martyr sembla les défier. Ses forces enfantines commençaient à se ranimer ; il leva donc avec effort sa petite main livide, la posa un instant sur son front pur, puis sur son sein, puis... Encore ! oh ! c'était inouï ! par l'enfer, c'était trop fort !... La stupeur et la rage des bourreaux montèrent jusqu'au délire. Mais en cet instant, le sergent qui dirigeait l'exécution, au lieu de commander le feu, fit un geste, et une seule détonation retentit. Une balle échappée au fusil d'un Kalmouk ivre, alla s'enfoncer dans le tronc vigoureux du chêne et coupa, au front du martyr, une boucle de cheveux d'or.

Mais le sergent avait fait un signe de la main, annonçant qu'il allait parler.

—Mes enfants,—s'écria-t-il,—il me semble, après tout, que nous pourrions faire mieux que de perdre, pour ce petit vaurien obstiné, notre poudre et nos balles. C'est pour les Polonais, pour les rebelles, fils de chiens, que nous les réserverons, pas vrai ? C'est pour cela de moins que notre père, le Czar, nous les a confiés.

—C'est vrai, c'est vrai, sergent,—répliquèrent quelques hommes de la foule.—Mais, alors, dites-nous, que pourrions-nous bien faire de ce landit ?

—Ne vous embarrassez de rien. Et la rivière donc ?

—La rivière ?... Mais elle ne coule pas ; la glace n'est pas encore fondue.

—Avec cela que c'est difficile d'y faire un trou, quand on a des haches et des canons de fusils ! Nous serons d'autant plus sûrs, les amis, voyez-vous, de noyer comme il faut le petit gredin qui,—vous pouvez y compter,—ne nagera pas vers la rive, lorsqu'il y aura, au-dessus de lui, une bonne croûte de glace, épaisse de plus d'un pied.

La proposition du vieux brigand fut trouvée des plus ingénieuses, et toute la troupe en délire y acquiesça joyeusement. Stasio avait écouté son arrêt sans frémir et en silence. La robuste main de l'un de ses persécuteurs l'enleva du pied de l'arbre ; il se trouva bientôt jeté en travers comme une charge inerte, sur les épaules du Kalmouk, qui s'éloignait à grands pas.

Toute la troupe les suivit, les entoura. Stasio n'eut que le temps de jeter un regard d'adieu, un regard éloquent, tendre et désespéré, à la petite vache noire, aux oies blanches, aux moutons, qui demeuraient là, paissant sur la bruyère. Seulement le chien suivit ; les Russes ne s'effrayaient point et, sur les pas de Stasio, il fut allé au bout du monde.

Toutefois, le voyage ne fut pas long : la rivière serpentait près de là. De grands peupliers, des saules aux rameaux dépouillés en indiquaient le cours.

Seulement ce n'était pas, en ce moment, qu'un large ruban de glace lisse et blanche, surface compacte et immobile, si différente, hélas ! de l'onde courante et bleue, que la brise des prés sillonnait aux beaux jours de légers plis mobiles, que le clair soleil du printemps étoilait d'un semis

d'or. Le pauvre enfant eut presque peur, il eut froid à l'aspect de cette croûte blanche, épaisse, solide et glacée. Oh ! quel linceuil lourd, quel tombeau ! Certes, il n'eût presque pas coûté au petit père d'y tomber, d'y mourir, alors que la rivière s'épandait, claire et vive, comme un frais torrent de cristal, entre ses bords frangés de mousse au pied des deux berges fleuries et des vieux saules verts semant leur guirlande au fil de l'eau. Mais disparaître, en ce moment, sous cette glace, dans cet abîme, sans jour et sans chaleur, sans un dernier regard qui pût, du moins, chercher et entrevoir les cieux !... N'importe ! tout pour la Foi, tout pour Jésus, dont le nom revenait toujours si doux, si adorable, si pieusement béni, sur les lèvres de la tendre mère ! Le lit sanglant de la croix avait-il été plus doux que le lit glacé de l'abîme ? Et cependant Jésus était innocent ; il était maître, il était Dieu.

— Je ne vous obéirai jamais, ... dit courageusement l'enfant aux boucles blondes, défiant d'un regard tranquille et ferme, ses bourreaux qui, dans leur rage, se pressaient autour de lui... Faites de moi ce que vous voudrez... Bon Jésus consolez ma mère !

C'en était assez pour eux. Leur attente eût été trompée, leur joie barbare cruellement interrompue, si le petit martyr eût dit oui, à l'aspect du gouffre béant.

Car déjà, grâce aux coups de hache, de pique et de crosses de fusils, le trou s'ouvrait, profond, livide. Ils s'étaient si fort hâtés de le creuser, les bandits, qu'ils n'avaient pas remarqué que de larges écaillures, de grandes fêlures tortueuses rayonnant tout alentour sillonnaient sous leurs pieds même, la glace solide encore. Mais entre les découpures aiguës des glaçons, l'eau paraissait trouble et jaunâtre, d'aspect froid, sinistre et morne ; c'était là tout ce qu'il fallait, ils la contemplaient avec un âpre sourire ils y plongèrent l'enfant. Une corde attachée à la ceinture de l'innocent confesseur aux cheveux blonds le retenait à mi-corps au-dessus de l'abîme. Et ses bourreaux ne paraissaient point pressés de l'y plonger ; ils voulaient laisser à ses membres le temps de s'éteindre, à sa volonté, peut-être le temps de défaillir. Seulement le Père du ciel ne permit pas que le martyr durât désormais plus longtemps : au ciel on était sans doute impatient de recevoir, d'accueillir, de couronner un ange.

Déjà les dents du pauvre petit commençaient à s'entrechoquer, ses joues devenaient livides et ses lèvres devenaient bleues. Le sergent aux favoris roux fit un geste de menace et cria d'une voix irritée : « Petit, tu vas mourir : fais le signe de la croix. Je le ferai, balbutia l'enfant, suffoquant sous son manteau de glace, je le ferai... comme ma mère... me l'a appris... comme je l'ai fait toujours... » Et il leva sa petite main, le sergent lâcha la corde, la tête blonde disparut, un léger bouillonnement agita les eaux noires sous l'épaisse croûte glacée... Puis un horrible craquement se fit soudain entendre, à droite, à gauche, en arrière, en avant, à deux cents pas autour du trou sinistre, l'enveloppe solide céda, la glace s'effondra, l'eau jaillit... Et puis une farouche clameur, et puis un instant d'efforts suprêmes, d'horrible confusion... et puis plus rien, que le désert, le vide et le silence : l'eau coulant, rapide et trou-

ble, entre les glaçons brisés, un ou deux shakos tombés sur la glace solide encore, et quelques traces sanglantes se mêlant aux flots de la rivière. Les bourreaux, sans s'en douter, avaient creusé leur tombe ; la couche de glace trop faible avait cédé sous leurs pas, et tous étaient engloutis, tous étaient entraînés. Ce froid violent les avait saisis au milieu des fumées de l'ivresse ; ils s'étaient blessés en tombant aux lames aigles des haches, à la pointe des baïonnettes employées pour creuser la tombe de l'enfant martyr.

Et pas un ne revint pour conter cette histoire. Un petit père qui, caché non loin de là, dans un taillis, avait tout vu sans oser sortir de sa retraite, vint porter la triste nouvelle au village natal et aux parents en pleurs. Ainsi la mémoire de l'enfant héros a pu être conservée, vénérée et bénie. Au bord de sa tombe mouvante, les amis, les compagnons les anciens du pays vont maudire ses bourreaux et conter son martyre, et, sous son chêne, ils vont prier.

Aucun des corps, du reste, n'a été retrouvé. La Warta est rapide, la Warta est profonde. Mais en quelque recoin inconnu que le martyr repose, endormi paisible et seul sur son lit de joncs et de sable, ou entraîné avec ses bourreaux jusqu'aux golfes de la grande mer, la mémoire de Dieu garde sa place, la lumière de Dieu l'éclaire. Le jour du jugement viendra, l'heure de la résurrection sonnera glorieuse et triomphante. Alors, avec le martyr enfant, plus d'un peuple enfoui peut-être dans son linceul obscur, se lèvera d'entre ses bourreaux, sortira glorifié des ténèbres de sa tombe, et tendra ses mains en souriant, en disant : « Me voici, Seigneur ! »

E. M.

" LA VOIX DE L'ECOLIER "

DU COLLÈGE JOLLETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

 ON EXÉCUTE au Bureau de la Voix de l'Ecolier toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

COLLECTIONS COMPLETES

DE LA " VOIX DE L'ECOLIER, "

ANNÉE 1876-1877

En vente au Bureau de ce Journal

AU PRIX DE 1 PIASTRE.

 Numéros séparés : 5 centins.